établis, ont épousé des sauvagesses, et ont pris assez rapidement les habitudes de leurs nouveaux compatriotes, ne gardant rien de leur ancienne patrie, pas même la langue. Ils ne parlent guère que le sauteux qui, vous le savez, ne diffère pas de l'algonquin; braves gens, du reste, dont la foi, l'assiduité aux offices, la participation aux sacrements font ma consolation. Ils savent bien leurs prières et ont une aptitude singulière pour le chant. Nous n'avons pas encore d'église au lac la Pluie; les offices se font dans la maison-école.

Si nous avions le temps, je vous inviterais à me suivre maintenant dans une direction tout opposée : au nord du Portage-aux-Rats, nous visiterons ensemble les deux autres Missions sauvages dont je suis chargé et que je dois parcourir en juin et en juillet. Nous n'aurons pas, pour nous y rendre, la ressource du bateau à vapeur; il faudra nous contenter du léger canot d'écorce des anciens. Mais, en revanche, nous verrons un pays vraiment sauvage. Hélas ! nos catholiques, insuffisamment instruits et disséminés au milieu des protestants et des païens, sont d'une indifférence désolante. Il faudrait pouvoir leur donner beaucoup de temps, bien posséder leur langue, avoir d'abondantes ressources pécuniaires; il faudrait surtout que le missionnaire fût un instrument plus docile entre les mains de Dieu. J'aime à espérer que les bonnes prières que vous me promettez suppléeront à mon insuffisance et produiront des merveilles de conversion.

Parmi les païens, je n'ai eu encore que deux baptêmes d'adultes à enregistrer. Une jeune femme s'est convertie pour épouser un catholique, et elle est devenue très bonne chrétienne. L'hiver dernier, je baptisai une bonne vieille de soixante-dix ans. Dans une visite précédente, je l'avais trouvée malade et dans une profonde misère.

sion de voir ailleurs, je récite d'abord la prière en anglais et je la reprends ensuite en français pour les Canadiens catholiques : les uns et les autres se tiennent respectueusement à genoux. L'instruction est également faite dans les deux langues. C'est trop peu pour amener la conversion immédiate des hérétiques, c'est assez pour faire tomber les préjugés et déposer des germes de salut qui pourront lever en leur temps. Après l'instruction, je me tiens à la disposition des catholiques qui veulent profiter de la présence du missionnaire pour se décharger du poids de leurs fautes.

Dans un coin du chantier, on suspend une couverture à côté d'un siège quelconque : c'est le confessionnal. Si primitif qu'il soit, ce confessionnal a son éloquence ; il réveille la foi, il rappelle le devoir de se réconcilier avec Dieu, et laisse entrevoir la grâce du pardon et de la miséricorde. Tous ne profitent pas du bienfait qui leur est offert ; comme partout, on rencontre des abstentions et des résistances ; mais la part de Dieu est assez grande pour consoler le cœur du missionnaire et le dédommager de ses fatigues.

Le lendemain de bonne heure, le confessionnal cède la place à un autel, le chantier se transforme en chapelle, et je célèbre la sainte messe à laquelle tous les catholiques assistent et bon nombre font la sainte communion. Presque toute la nuit est ainsi employée aux exercices, ce qui n'est pas peu méritoire pour des gens qui n'avaient que ce temps pour se reposer des fatigues de la veille et se préparer aux fatigues du lendemain.

Mais il est temps d'arriver au terme de notre voyage, c'est-à-dire au lac la Pluie. Il y a là trente-cinq familles portant presque toutes des noms canadiens. Elles descendent, en effet, de Canadiens qui, venus dans le pays au service de la Compagnie du Nord-Ouest, s'y sont

J'aurais voulu dès lors la baptiser et lui ménager les joies du ciel après les souffrances de la terre ; elle-même y consentait avec joie, mais ses parents et ceux qui l'entouraient, tous païens, s'y étaient opposés absolument. Quels ne furent pas mon étonnement et mon bonheur, l'année dernière, de la trouver encore en vie, et de voir ces mêmes parents, jusque-là si hostiles, venir me prier de lui donner le baptême ! C'est ce que je fis après l'avoir instruite sommairement des mystères de notre sainte religion.

Permettez-moi de solliciter encore une fois le secours de vos bonnes prières. Je le demande aussi à nos Frères scolastiques, qui peuvent ainsi exercer, dès maintenant, un véritable apostolat. Qu'à la prière ils joignent le sacrifice. Ce mot ne doit pas trop les effrayer. Je ne leur demande rien d'extraordinaire, mais seulement une petite part des mérites de la vie d'obéissance et d'immolation qu'ils mènent chaque jour.

Veuillez me croire, mon révérend Père, votre très humble et très affectionné frère en N.-S. et M. I.

Th. Cahill, o. m. i.

LETTRE DU R. P. CAHILL A UN PÈRE DU SCOLASTICAT D'ARCHVILLE.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Vous me demandez quelques détails sur mes Missions sauvages et vous me promettez en retour le secours de vos prières et des prières de la communauté. L'échange est trop avantageux pour que je ne m'empresse pas de l'accepter.

Les Missions dont j'ai la charge sont dans la partie de

l'archidiocèse de Saint-Boniface qui appartient civilement à la province d'Ontario. Elles s'étendent sur une surface aussi vaste que celle d'un diocèse, ce qui me met dans l'impossibilité de les visiter aussi souvent que je voudrais et d'y séjourner aussi longtemps que le demanderait le bien des fidèles. Hélas ! je ne suis pas seul à éprouver cet inconvénient. Nous en sommes tous plus ou moins là dans ce vicariat.

Le district a pour centre ou chef-lieu le *Portage-aux-Rats*. C'est une paroisse où nous avons une bonne maison-chapelle, en attendant qu'on réalise le projet d'y bâtir une église en pierre. C'est ici que je me réfugie après mes courses apostoliques et que je me prépare à de nouveaux combats.

Le nom de *Portage-du-Rat* ou *aux-Rats* (Ojeshkonigaming) dit assez que ce sont les sauvages qui ont baptisé la localité. Forcés par les rapides qui se trouvent au point où le lac des Bois se décharge dans la rivière Winipeg, de faire portage pour passer du lac dans la rivière, ils aperçurent une petite anse, dans laquelle des rats musqués avaient établi leur séjour.

Pour nos gens, le nom était tout trouvé : Portage-aux-Rats.

Nous sommes ici sur la grande voie découverte, il y a plus d'un siècle et demi, par l'intrépide sieur de Varennes de la Verandrye (1), le hardi voyageur qui, vers 1721, accompagné de ses fils, de son neveu, d'un missionnaire et d'une cinquantaine d'hommes, franchissait la *Hauteur des terres* et allait à la recherche de la grande mer de l'Ouest. Pendant plus d'un siècle, ce fut la seule route donnant accès dans la rivière Rouge et dans les pays

(1) M. de la Verandrye, né à Trois-Rivières, était un ancien officier qui avait servi en Flandre pendant la guerre de la succession d'Espagne.

du nord-ouest. La puissante Compagnie de la baie d'Hudson y a conservé plusieurs postes de traite, et la religion ses établissements. C'est ainsi qu'on rencontre successivement la Mission du fort William sur le lac Supérieur (elle est desservie par les Pères Jésuites), la Mission du fort Francis sur le lac de la Pluie (c'est la plus importante de mon district), le Portage-aux-Rats sur le lac des Bois, la mission du fort Alexandre, et finalement Saint-Boniface sur la rivière Rouge. Ce sont les principales étapes de l'ancienne route. Il y a quelques années, on mettait vingt jours pour faire le trajet du fort William à Saint-Boniface. Aujourd'hui, on y met un peu moins de vingt heures.

Mais revenons à mes ouailles. Elles ne sont pas très nombreuses : trois cents sauvages catholiques perdus au milieu d'environ deux mille cinq cents sauvages infidèles ou protestants. Ajoutez-y un nombre à peu près égal de blancs, et vous aurez à peu près la population totale du district. Chose singulière, ces sauvages qui ont été les premiers à recevoir la visite du missionnaire, seront peut-être les derniers à se convertir. Ils ont toujours montré à l'égard de notre sainte religion une indifférence désolante et parfois même une résistance ouverte. Le cher Père Lacombe en sait quelque chose. La prière et les sacrifices pourront seuls triompher de cette obstination.

Je tâche de faire le tour de mes Missions au moins deux fois par an. Si vous voulez m'accompagner, je vais vous conduire à la principale de ces Missions, celle du fort Francis, située près de la décharge du lac la Pluie, à 190 milles au sud du Portage-aux-Rats. Si nous étions en été, le voyage serait facile : nous n'aurions qu'à prendre place sur le bateau à vapeur. Mais nous sommes en hiver ; la glace couvre la rivière. Nous aurons un

traîneau d'éclisses tiré par des chiens ou un cheval, et parce qu'il nous faudra souvent quitter la route battue pour visiter les chantiers échelonnés autour du lac des Bois, force nous sera de chausser les raquettes et de faire à pied une bonne partie du trajet. A midi, nous nous arrêtons dans un endroit bien abrité contre le vent, nous faisons un bon feu et nous prenons ce qui tient la place d'un bon dîner ; il y a en cela un certain charme. Le soir, c'est autre chose ; quand la nuit est venue, quand on sent tous ses membres saisis par le froid, on a beau avoir l'âme poétique, on ne peut se défendre, au commencement surtout, de quelque anxiété. Mais on s'y fait. Écartez la neige, sur la terre gelée, étendez ces branches de sapin, roulez-vous dans vos couvertures près du feu que vous avez eu soin de bien entretenir, et attendez le sommeil. Il ne tardera pas à venir, pour peu que vous soyez habitué à ce genre de couchette. Vous serez étonné de la facilité avec laquelle on supporte le froid. On dirait que lorsqu'on est couché et qu'on renonce à le combattre, cet ennemi respecte sa victime.

Les bucherons que je vais visiter sont par groupes de trente à quarante, logés dans des habitations dites *chantiers*, sortes de constructions basses, en bois brut, avec un toit presque plat. Il y a ordinairement deux de ces constructions en face l'une de l'autre : la première sert de retraite et de dortoir, la seconde de cuisine et de réfectoire. La majorité de ces ouvriers étant anglais et protestants, la Mission ne peut pas avoir ici le même entrain que dans les chantiers où il n'y a que des catholiques. Cependant le missionnaire reçoit, en général, un accueil très sympathique, et bien des protestants viennent à l'exercice du soir, qui se compose ordinairement d'un cantique, de la prière et d'une instruction. Pour faire quelque bien à ces protestants que je n'ai pas occa-